



SOCIÉTÉ

BANALISER LA MORT ET LE SUICIDE DANS LA LOGIQUE D'UNE SOCIÉTÉ DU "JETABLE"

L'assistance au suicide n'est pas réglementée de manière spécifique au niveau fédéral. Les cantons de Zurich et de Genève en comptent un grand nombre. Dans le canton de Vaud, l'aide au suicide à l'intérieur des hôpitaux est entrée en vigueur en 2013. L'hôpital de Rennaz qui verra le jour en 2018 et soignera des patients à la fois valaisans et vaudois a été l'occasion de lancer le débat en Valais.

Les partisans de l'entrée de l'aide au suicide dans les EMS et hôpitaux du Valais ont organisé, le 16 février 2016 à Martigny, une conférence pour appuyer leur démarche. Le quotidien valaisan en a fait la publicité en donnant la parole à une religieuse soutenant l'euthanasie¹. Les intervenants à la conférence étaient le prêtre belge Gabriel Ringlet, le Conseiller d'État vaudois Pierre-Yves Maillard et le docteur Jérôme Sobel, président de l'association *EXIT Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité (ADMD)* Suisse Romande.

L'abbé Michel Salamolard a estimé "plus que discutable" la présentation partielle des arguments, sans laisser de place aux idées contraires. L'organisatrice, la députée sup-

(1) *Nouvelliste* du 15 février 2016.

pléante Sylvie Masserey Anselin (PLR), avait en effet décidé une propagande unilatérale en n'invitant que des personnalités extérieures, dont deux "promoteurs de l'aide au suicide imposé dans les EMS". La présence du père Ringlet, ignorant la législation et l'état de la discussion politique dans le pays, apparaît comme une quête des organisateurs d'une caution morale. Pour l'abbé Salamolard, l'évêque de Sion aurait été un choix plus pertinent.

Réaction épiscopale

La conférence de Martigny a valu à l'évêque plusieurs interpellations. Mgr Jean-Marie Lovey a répondu² qu'imposer l'aide au suicide dans les hôpitaux ou les EMS contribuerait à banaliser la mort et le suicide,

(2) *Nouvelliste* du 27 février 2016.

notamment celui des personnes âgées. Il a invité à répondre aux attentes des personnes en fin de vie : *« Qu'on leur dise notre affection en étant à leurs côtés. Autant de piqûres de courage qui nourrissent le goût de vivre jusqu'au seuil d'un "bien mourir" dans l'apaisement et la dignité. Il y a autour de la personne qui s'en va un enjeu qui dépasse l'appréhension qu'on peut en avoir. Et, par respect du mystère qui s'y dévoile, une présence d'accompagnement qui n'escamote pas la mort, ni ne la vole à celui qui s'en approche, est un véritable acte d'amour témoignant d'un immense respect de chaque être humain au seuil de la mort. »*



L'évêque, heureux que l'euthanasie soit interdite en Suisse, souligne que *« l'aide au suicide s'en approche dangereusement, en contribuant à ce qu'une personne s'arrache sa propre vie. »* Mgr Lovey rappelle que l'Hôpital du Valais s'est doté d'un Conseil d'éthique clinique : *« Voilà une solution véritable, souple, efficace, que n'importe quelle législation viendrait alourdir. Toute loi cautionnerait l'arbitraire qu'elle veut éviter ; et elle y tombe inexorablement, parce qu'elle décrète en vain qui aurait "droit" à un suicide médicalisé. Et puis l'expérience montre qu'en ces matières, une législation est vite dépassée. »*

L'enseignement de l'Église est clair

Le Parlement canadien devrait adopter d'ici le 6 juin une loi pour autoriser l'aide médicale à mourir. Réagissant au rapport du comité mixte spécial du gouvernement publié le 25 février 2016, le président de la Conférence des évêques catholiques du Canada (CECC) a réitéré la ferme opposition de l'Église au suicide assisté³. *« L'enseignement de l'Église catholique et la position des évêques catholiques du Canada sont clairs. Le suicide n'est pas un soin de santé. Tuer les personnes souffrant de maladies physiques ou mentales, qu'elles soient jeunes ou âgées, est contraire à la*

sollicitude et à l'amour pour nos frères et sœurs », écrit Mgr Douglas Crosby O.M.I., évêque de Hamilton.

Pour lui, les recommandations du comité parlementaire et l'idée maîtresse du rapport ne sont absolument pas "centrées sur le patient". *« Elles ne soutiennent et n'aident en aucun point les mourants et les personnes vulnérables ».* *« Pour reprendre les mots du pape François, les recommandations du rapport suivent l'approche d'une société du "jetable". Elles ne ré-*

(3) Déclaration pastorale pour les catholiques du Canada sur le rapport *« L'aide médicale à mourir : une approche centrée sur le patient ».*

vèlent pas "le visage de la miséricorde de Dieu". » Le président de la CECC exhorte les catholiques « de faire savoir à vos représentants élus pourquoi l'euthanasie, le suicide assisté et les recommandations susmentionnées sont complètement inacceptables. »

Le cardinal Thomas Collins, archevêque de Toronto, a également publié une déclaration, de même que Mgr J. Michael Miller, C.S.B., archevêque de Vancouver, et les évêques catholiques de l'Alberta. Mgr Paul Lortie, évêque du diocèse de Mont-Laurier et président de l'Assemblée des évêques catholiques du Québec (AECQ) a publié la ver-

sion anglaise de la lettre pastorale intitulée *Approcher de la mort avec le Christ* rendue publique en français en décembre 2015. Il invite les catholiques à trouver dans ces projets de loi « l'occasion d'affirmer notre foi et de promouvoir nos convictions (...) dans une société dont les valeurs dominantes sont parfois différentes de celles que nous chérissons ».

Dans la logique d'une société du "jetable" opposons-nous à la banalisation de la mort et du suicide au risque de voir les "rejetés" de notre société de consommation perdre pied et le goût de se battre !

ABBÉ CLAUDE PELLOUCHOUD



DOCUMENT

L'EUTHANASIE VUE PAR UN PRÊTRE TÉTRAPLÉGIQUE

Louis de Moya est un prêtre espagnol qui, victime d'un traumatisme cérébral provoqué par un accident de la route en avril 1991, est paralysé à vie. Dans une interview qu'il a donnée il y a quelques années, il abordait la question de l'euthanasie et du "suicide assisté".

Certains considèrent que, dans certaines conditions de maladie, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Vous vivez dans des conditions de mobilité extrêmement réduite. Qu'en pensez-vous ?

Luis de Moya : Il est évident que, pour une personne, ce n'est pas la mobilité qui est le bien le plus noble et le plus grand. Ce qui nous caractérise en tant qu'hommes ne se perd pas avec le mouvement. Les

conséquences négatives de rester tétraplégique ne diminuent en rien l'humanité du sujet. Les idéaux de réalisation de la personne, malgré l'accident, ne disparaissent pas ! Pour moi, c'est si évident de rester toujours le même que, conscient de mes nouvelles limitations et du besoin permanent d'être aidé, je ne me sens en rien freiné pour me fixer des objectifs, pour exiger le rendement de mon temps, pour apprendre des nouveaux outils qui me serviront ensuite. C'est cette attitude qui continue à me rendre heureux chaque jour.

Vous êtes un prêtre catholique. Pourquoi l'Église est-elle en faveur de la vie, même dans des conditions « désespérées » ?

Luis de Moya : A la lumière de la foi, pour tout catholique cohérent, nous sommes tous des enfants de Dieu. La certitude de notre filiation divine nous porte à être convaincus que nous ne serons jamais dans une situation impossible. Et même plus : chaque instant, chaque circonstance de notre vie, peut – et doit – être une occasion pour aimer Dieu, et donc être une source de grandeur personnelle et de joie. Bien sûr, je parle de cohérence, c'est-à-dire de vie de foi. Je parle d'un comportement quotidien qui manifeste que, dans la pratique, Dieu est le premier et le

plus important selon les critères de l'Église catholique.

Et la liberté personnelle, quel est son rôle ? N'est-on pas libre de décider de la fin de la propre vie, ou d'aider pour que d'autres meurent pour des raisons de "compassion" ?

Luis de Moya : Evidemment que non ! Il est vrai que chacun, s'il le veut, peut mettre fin à sa vie ou conduire d'autres à écourter leurs jours. Cependant, ce n'est pas raisonnable de choisir cette option contre celle de respecter sa propre vie jusqu'à son terme naturel. Il ne serait pas non plus raisonnable de forcer les choses pour maintenir la vie de façon artificielle et précaire, au prix de moyens disproportionnés au cas concret. La vie humaine est destinée, d'elle-même, à se terminer dans le temps. Cependant, comme notre vie est une réalité qui nous dépasse dans sa grandeur et son mystère – personne n'a choisi de vivre –, elle se présente à nous, naturellement, comme une réalité qui mérite le plus grand respect. Qui suis-je pour mettre fin à ma vie ? De toute façon, et pour qu'il n'y ait pas de doute, il nous a été dit : "Tu ne tueras pas". Pour des raisons "d'humanité", j'aide à mourir, je dois aider à mourir, et non tuer pour éviter la douleur. La douleur est une réalité inévitable de notre existence.

Ainsi, aider à mourir, cela signifie accompagner, consoler, utiliser les calmants appropriés, même si dans certains cas, sans le vouloir directement, ils anticipent le moment de la mort. Et surtout, c'est pousser toujours à l'espérance avec la conviction d'une vie meilleure après.

Il y a des personnes qui se suicident, et les raisons en sont très diverses. Est-ce que l'euthanasie serait un "suicide assisté" ?

Luis de Moya : Procurer la mort, par volonté du patient, pourrait sembler au premier abord un acte de grand respect pour sa liberté. C'est ce que soutiennent beaucoup de partisans de l'euthanasie. Cependant, si on veut être logiques, il faut reconnaître que seule la vie animale est à notre disposition. De fait, nous traitons l'autre comme un animal quand nous nous permettons de mettre fin à sa vie (même avec son consentement) : comme un cheval de course qui s'est cassé la patte et ne pourra jamais être le même. En fin de compte, il faut réaliser les désirs de quelqu'un seulement s'ils sont corrects, et non dans tous les cas. Désirer mourir à tout prix ne sera jamais correct.

Êtes-vous préoccupé par l'impact que peuvent avoir les campagnes en faveur de l'euthanasie sur les tétraplégiques et ceux qui souffrent ?

Luis de Moya : Ce n'est pas cela qui me préoccupe. Les handicapés, en général, possèdent des convictions très mûres à propos de la vie et de son sens. Les campagnes n'ont pas d'influence sur eux. Mais je suis préoccupé par l'influence qu'elles ont sur la société en général : sur la grande majorité des citoyens qui, repoussés par la douleur d'une vie en phase terminale, martelés par de fausses idées, concluent que « dans certains cas », c'est la chose la plus raisonnable à faire.

Il n'est pas nécessaire d'être croyant pour s'accrocher à la vie et lutter, comme le font beaucoup de personnes avec de graves limitations physiques. Qu'apporte la foi à une personne malade ?

Luis de Moya : Il y a effectivement beaucoup de personnes non croyantes qui ont des idéaux humains élevés et qui vivent de grandes réussites. Cependant, le chrétien peut donner, grâce à la foi, une interprétation très particulière à la difficulté qu'il vit. La personne de foi est capable de contempler la Croix rédemptrice du Christ, présente de façon particulière dans sa vie, et donc elle peut mettre en valeur le sens de la souffrance. Le propre du chrétien, c'est l'optimisme. Il s'appuie sur le pouvoir et la bonté d'un Dieu Père, et n'a peur ni de la vie ni de la mort.



Personne n'est à l'abri de perdre un jour ses capacités, d'être privé de l'usage des sens, etc. Avons-nous peur de vivre ?

Luis de Moya : Nous avons peur de la douleur, inséparable en soi de la vie. Nous voudrions une vie humaine, pour commencer, sans aucune souffrance ; ensuite, conforme au goût qui nous plaît. Ce désir d'un bien sensible est bon, normal et naturel chez l'homme. La simple raison humaine, et plus encore la foi, nous enseigne pourtant que les biens matériels n'ont pas la capacité de rassasier les hommes. Il existe un courant idéologique qui nous répète de mille manières que le bonheur sensible suffit, s'il obéit aux goûts

personnels. C'est aussi la logique de ceux qui promeuvent l'euthanasie. Mais c'est réduire l'homme à sa vie physique !

Quelles sont les paralysies les plus importantes dont souffrent aujourd'hui l'homme et la société ?

Luis de Moya : Peut-être jamais on n'a autant parlé d'amour comme aujourd'hui ; mais je ne sais pas si, dans d'autres époques, on a pu être aussi ignorants de son sens véritable. Lorsque l'amour s'identifie à des aspects pratiques, avec sentiment et plaisir ; lorsque toute souffrance doit être évitée ; lorsque l'amour et la souffrance sont vus comme incompatibles, contradictoires ; alors il est impossible pour beaucoup de comprendre aujourd'hui, comme il y a vingt siècles, la folie de l'Amour du Christ crucifié. Comme dit saint Paul, il est « *scandale pour les Juifs, idiotie pour les gentils ; mais pour les élus, juifs et grecs, il est force de Dieu et sagesse de Dieu. Parce que la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes.* »

*Entretien réalisé par Marta Lago
(ZENIT – traduction Catholique.org)*

Dans son livre *En passant* (Le Lurier, 1999), le père Luis de Moya raconte sa nouvelle vie, avec lucidité, courage et beaucoup d'humour.